

Prédication sur la joie, mercredi 9 VIII^{bre} 2024, prière à St-Etienne-du-Mont

Le mois d'octobre est celui du rosaire, qui partage la vie de Jésus-Christ en mystères joyeux, douloureux et glorieux : c'est signaler que la joie est non seulement au commencement, mais au principe de sa vie. Elle lui permit de traverser les heures douloureuses, avant que son humanité et celle de sa Mère ne soient élevées jusqu'à la plénitude de la gloire divine.

Aussi se propose-t-on de considérer la joie chez Pascal. Pascal convient, avec la Lettre aux Romains, que « Dieu a représenté les choses invisibles dans les visibles ». Mais cette pensée, qu'avec Jacqueline il marque à Gilberte dans la lettre du 1^{er} avril 1648, qui fait des réalités sensibles comme une image sacramentelle des spirituelles, ne se marque plus guère dans la suite de ses écrits. Les réalités sensibles n'y sont plus des images, mais des voiles qui dérobent à nos regards les réalités spirituelles. Et si le propre d'un sacrement est de causer ce qu'il signifie, alors la joie sensible est comme un contre sacrement, propre à la fin à précipiter l'âme dans les tourments de l'enfer : « Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. » écrit-il à Charlotte de Roannez le 26 octobre 1656.

Pour le chrétien qui s'y abandonne, la joie qui a pour terme ce monde qui passe n'est pas seulement funeste, par la perte des biens spirituels. Elle est « criminelle », dit Pascal dans la « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies » (fin du n°XII), parce qu'elle conspire avec « le monde que je connais véritablement avoir été le meurtrier de celui que je reconnais pour mon Dieu et pour mon père », Jésus-Christ.

C'est que Jésus-Christ est venu dans ce monde pour combattre le monde, afin de se donner, lui, comme terme souverain de notre joie, sans partage possible avec la joie du monde. Dieu, il est venu « rempli[r] [l'âme] d'humilité, de joie, de confiance, d'amour » (S 690). Joie où l'âme ne s'exalte ni ne s'élève en soi, comme dans la joie du monde, mais s'abaisse en Dieu pour être relevée par lui, dans la confiance en lui, et dans l'amour de lui. « Le Dieu des chrétiens » est un Dieu jaloux, « qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura d'autre joie qu'à l'aimer » (699).

On sait par expérience que les joies du monde sont fugitives. Mais le sentiment de la joie que le chrétien trouve ici bas dans son Dieu l'est encore davantage. « Joie, joie et pleurs de joie » dont la « certitude » et le « sentiment » n'ont pas duré tout le temps des deux heures de la « nuit de feu », puisque interrompus par le cri de remords d'un crime épouvantable : « Jésus-Christ. Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé, crucifié » (S 742).

Il est cependant possible de demeurer ici-bas dans cette joie de Dieu, à condition que l'on consent au régime propre à la grâce de Jésus-Christ, qui conditionne la joie de Dieu à la crainte de le perdre parce qu'on aura mis sa joie dans les choses du monde. C'est ce qui règle la réception du sacrement de pénitence : « Une personne me disait un jour qu'il avait une grande joie et confiance en sortant de confession. L'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. » (S 590). Pascal écrit encore dans la lettre déjà citée à Charlotte de Roannez : « [Tandis que] les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse [...] nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui modère notre joie ; et selon qu'on se sent trop emporter vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. »